

Je pousse la porte du bar, penchant instinctivement la tête pour entrer sans me cogner, et je suis aussitôt accueilli par l'odeur de vieille cacahuète et de bière bon marché que je retrouve presque chaque soir depuis bientôt six ans. Je me dirige vers le comptoir et m'installe sur un tabouret, les coudes dans la bière collante et les pieds dans le vide. Je suis chez moi.

La serveuse, une fille vulgaire au caractère foncièrement déplaisant, me jette le même regard que d'habitude : un regard fait d'une indifférence appuyée, teintée d'une légère touche de mépris. C'est un regard pour moi, elle me le réserve exclusivement. C'est vrai qu'elle est probablement la fille la plus laide que j'ai vue de ma vie, mais bon, elle a certains attributs et, la nature étant ce qu'elle est, je me dis que dans le noir, avec un peu d'imagination et une dizaine de bières dans le nez, ça pourrait être pas si mal...

– Même chose que d'habitude ?

Je me contente d'acquiescer nerveusement en baissant rapidement les yeux vers mes mains. Garder confiance en moi est un combat de tous les instants, un combat que je ne gagne jamais.

L'endroit est éclairé aux néons. Dans un coin, il y a un vieux bossu qui susurre des mots gentils à la machine à sous qui est en train de le vider. À une table, des truands bas de gamme rotent bruyamment leur bière pour impressionner les deux filles pas trop laides assises au bar, et moi, je me fais tout petit.

Entendez bien que je n'ai rien, a priori, contre les rots vulgaires effectués en public, mais comme n'importe qui, j'ai tendance à jeter des coups d'œil en direction de là d'où vient le bruit, vous me suivez? Et c'est comme ça qu'au fil du concours entre les truands (moi, j'en suis encore à la moitié de ma pinte), je commets ma première erreur de la soirée en risquant un regard par-dessus mon épaule au moment d'apothéose d'un rot à décoller la tapisserie.

Mon regard croise celui, creux et méchant, du plus moite et barbu des quatre lourdauds de la table. Je remets mes yeux sur le comptoir aussi vite que si j'avais un ressort dans le cou, mais c'est trop tard. Le mal est fait.

– Tu regardes quoi au juste, grand pédé? qu'il me crie depuis l'autre côté de la salle.

Les truands ont arrêté d'éructer pour écouter leur copain se payer ma gueule. Moi, je joue le gars qui ne se rend pas compte que c'est à lui qu'on s'adresse, mais sincèrement, un rapide décompte des clients me laisse vraiment tout seul dans la catégorie des «grands pédés» potentiels.

Je relève discrètement la tête en direction du miroir qui orne l'arrière du bar. Le gars se lève, un sourire pas commode sur le visage. Ses camarades se poussent du coude comme avant un bon spectacle et les deux filles au comptoir se retournent pour ne rien manquer non plus. À l'air qu'elles ont, elles ne comptent manifestement pas intervenir en faveur du grand pédé.

Moi, je continue à faire comme si je ne me sentais pas concerné, les yeux dans ma bière, les oreilles rouges et une grosse boule de plomb dans le fond de l'estomac. Étrangement, la seule chose à laquelle j'arrive à penser, c'est que j'ai beau avoir passé tout mon primaire à me faire traiter de pédé, je n'ai jamais vraiment compris à quoi ces deux lettres réfèrent, sinon à «pédéraste» et, à ce que je sache, je ne suis pas du tout en train de caresser des petits garçons.

– Je te parle, pédé.

J'ai quitté le miroir des yeux, mais j'entends le gars s'approcher doucement, à travers les fous rires de ses amis et le bourdonnement continu du vieux bossu qui supplie sa machine de l'aimer un peu.

– Tu trouves qu'on fait trop de bruit ?

Je joue les gars étonnés, comme si je n'avais pas vu ça venir gros comme une tronçonneuse dans une pouponnière.

– Moi ? Non. Non, je vous ai même pas entendus.

– Dans ce cas-là, pourquoi tu me regardes ?

– Je vous ai pas regardé, Monsieur.

Il m'agrippe le collet. Mon visage devient engourdi et mes jambes se mettent à trembler. Moi, dans la jungle contre un tigre, je ne tiens pas deux secondes.

– Est-ce que tu me traites de menteur ?

Ces moments-là sont étranges : on se met à songer à toutes sortes de choses qui n'ont aucun lien, comme si c'était plus simple pour l'esprit d'aller ailleurs. Pour une raison obscure, je me mets à revoir la fois où, à l'âge de sept ans, je m'étais pissé dessus pendant mon cours de karaté. Le sensei m'avait posé exactement la même question quand je lui avais répondu que ce n'était pas moi qui avais fait pipi, debout dans une mare et le kimono mouillé comme si je sortais de la piscine. Il m'avait regardé et m'avait dit : « Est-ce que tu me traites de menteur ? » Et la seule chose sur laquelle j'avais pu concentrer mes pensées, c'était sur la recherche du film dans lequel j'avais déjà entendu cette réplique minable.

– Est-ce que tu me traites de menteur, pédé ?

– Non.

Il resserre son étreinte.

– Est-ce que tu me traites de menteur, j’ai dit ?

Je sens bien que c’est sans issue. Le sensei, devant mon mutisme, avait fini par m’envoyer à la salle de bain pour me changer et, ensuite, j’étais retourné chez moi, mais lui, il était retenu par le code d’honneur du karaté, qui lui interdisait de me mettre une savate sur la gueule, et ce, malgré le fait indéniable qu’il avait le pied direct dans mon pipi encore tiède. Ce soir, c’est différent. Je vais y avoir droit.

Ça s’enchaîne assez rapidement : une main sur mon épaule, une petite valse avec le type, des mots d’encouragement de la part des autres et un regard admiratif des filles au bar. Même la serveuse me montre une sorte d’intérêt, je ne sais pas, c’est peut-être le début de quelque chose. Je n’ai même pas le temps de finir ma bière tellement ils s’amuse bien, tous, et on dirait que je me sens complètement dissocié du bon moment que tout le monde est en train de passer. Puis, je me retrouve dehors, ma chemise déchirée et le cul dans l’eau sale des rues de la vieille ville.

Je suppose que ça peut arriver à tout le monde, ce genre de choses là.

Je me relève et je réajuste ma tenue. Par la porte encore ouverte, j’arrive à voir deux des types rejouer la scène en hurlant de rire, avec

un des deux qui joue mon rôle à se faire malmenner comme un grand con d'un côté à l'autre du bar, complètement impuissant. À le voir d'ici, c'est vrai que j'ai l'air d'un imbécile.

Je devrais rentrer chez moi, mais je n'ai pas particulièrement envie de me retrouver tout seul dans mon petit appartement, alors sans trop réfléchir, je me mets en route vers le centre-ville.

Je n'ai pas fait trois pas que je sens quelque chose tirer ma manche; apparemment, le spectacle n'a pas été assez long et je m'apprête à y goûter encore.

– P'tit gars...

C'est le vieux bossu de la machine à sous qui m'a suivi dehors. Il est beaucoup plus grand que je l'avais imaginé. Presque aussi grand que moi, malgré la bosse.

– J'ai vu ce qu'ils t'ont fait, tout à l'heure.

Il aurait fallu être drôlement inattentif pour ne pas remarquer un type de six pieds quatre se faire chalouper d'un côté à l'autre d'un bar presque vide.

– Je veux te dire quelque chose, approche ici.

À l'odeur, je parie que ce type-là a un faible pour le whisky pas cher.

– Écoute bien ce que je vais te dire : à ton âge, j'étais comme toi, p'tit gars, et regarde-moi aujourd'hui. Je me suis plié en deux pour leur ressembler, mais c'est impossible. Tu pourras jamais être comme eux, tu peux juste devenir la moitié de ce que t'es, mais jamais comme eux. Fais-toi à l'idée.

Le vieux a les yeux littéralement vissés dans les miens. Il est si près que, malgré la faible lumière, j'arrive à voir les centaines de petits vaisseaux sanguins éclatés dans la mare jaunâtre de ses blancs d'yeux. J'ai une chair de poule qui me parcourt les bras et le dos. On dirait que les vieux perdants acquièrent automatiquement le statut de philosophe prophétique dans ma tête, et comme, à la base, je suis facilement impressionnable, j'ai tendance à me laisser embarquer.

Je me contente de hocher la tête et je tourne les talons. Tout au long de ma marche, j'ai un frisson dans le cou comme si le vieux cinglé était derrière moi. À plusieurs reprises, je me retourne pour vérifier qu'il ne me suit pas. Rien que les lampadaires de la vieille ville qui font des taches jaunes sur le pavé noir.

Je me dirige au hasard vers le centre-ville à la recherche d'un endroit bien bondé, question de me faire oublier.

Le reste du trajet se fait presque sans encombre si on ne compte pas le fait qu'au coin

d'une rue, une vieille BMW orange dégueulasse toute rapiécée roule exprès dans une flaque d'eau pour m'asperger de la tête aux pieds, s'arrêtant juste le temps que je voie le chauffeur éclater de rire et son passager me regarder avec des yeux de schizophrène. C'est vraiment une super soirée, règle générale.

Je trouve un endroit, style boiseries et ambiance tamisée. J'espère ne pas me faire remarquer si je ne bois pas un scotch, mais de toute façon, je n'ai pas les moyens, alors je vais m'asseoir au bar, je me cogne le genou en m'installant sur le tabouret et je commande une bière.

C'est bondé, plein à craquer de types en complet et de filles de magazine. Je sais que je n'ai pas ma place ici, alors je me fais discret.

J'aime les bars, pour le principe. Un paquet de gens qui vont se démolir la gueule ensemble dans le bruit. C'est un beau symptôme du malaise collectif, à mon avis, mais je ne peux pas en parler parce que ma thérapeute dit qu'avant de commencer à dire que tout le monde va mal, je devrais me poser des questions sur mon état à moi. C'est la projection qui veut ça, selon elle.

– Grande couille.

Je sors de ma méditation pour me retourner vers la source de l'insulte.

Sur le tabouret voisin, un enfant atrocement



laid me regarde, furieux. Il a le visage tout rouge et ses yeux sont petits, noirs et méchants comme ceux d'un chien.

Il me pointe son doigt boudiné au visage.

– Je te donne trois secondes pour lever ton grand cul osseux de mon bar, trou de crotte de merde de grande frite, sinon je vais te le botter, ton sale cul, et tellement fort que je te jure que tu vas encore grandir un peu ! Tu sais pas lire, gros imbécile ? À l'entrée, c'est écrit «TENUE DE VILLE», et toi, tu oses venir poser ton cul au bar déguisé en prépuce mâché ? Comme si de rien n'était ?

Le petit garçon a une drôle de voix, aiguë, mais vieille. Il porte un costume trois-pièces très chic et, dans sa main, il tient un cigare tellement gros que ses doigts n'en font pas le tour. Quelle espèce de débit de boisson laisse entrer des enfants et leur permet de boire et de fumer ? J'admets que, depuis mon altercation de tout à l'heure, j'ai vraiment l'air d'un minable et qu'en plus, je suis trempé de la tête au pied, mais je ne me formalise pas trop de tout ça, parce que lui, il a huit ans, et ça, c'est bien plus grave. Je me penche vers lui avec un sourire con sur le visage et je commets la deuxième erreur de ma soirée :

– Mais toi, tu devrais pas être ici, mon petit bonhomme, que je lui dis.

À ces mots, ses petits yeux noirs deviennent encore plus petits et plus noirs. Il bondit en bas de son tabouret, laissant son immense cigare rouler sur le comptoir, et agrippe ma chemise déjà déchirée pour me basculer sur le sol, ce qu'il arrive à faire sans peine, puis il saute à pieds joints sur ma poitrine et me pointe à nouveau son petit doigt au visage.

– COMMENT TU VIENS DE M'APPELER, GRANDE CHIURE? PETIT BONHOMME, C'EST ÇA?

Jamais de toute ma vie je n'ai vu un enfant aussi hideux, c'est à peine croyable. Une sorte de chérubin qu'on aurait laissé macérer dans l'acide à batterie. Avec son nez plat et épaté, ses cheveux frisés et rares, ses jambes étrangement courtes, il ressemble à...

Et c'est à ce moment-là que je comprends pourquoi on l'a laissé entrer et pourquoi il s'est autant mis en colère quand je l'ai appelé « mon petit bonhomme ». Ce n'est pas un enfant, c'est un nain. Le nain le plus petit, le plus méchant et le plus agressif que j'ai vu de ma vie.

– Pardon Monsieur... Je... J'avais mal vu, j'ai pensé... que j'essaie de dire à travers mon souffle coupé.

– T'as pensé quoi, grand têtard? Que j'étais un petit chien de cirque et que t'allais pouvoir me donner des croquettes? Je l'ai vu tout de suite quand je t'ai vu entrer ici, t'es un grand con

juste bon à se faire botter les couilles, et je te jure que si t'es encore ici dans trois secondes, je te les botte jusqu'à ce qu'elles soient toutes noires comme des pruneaux séchés !

Il descend de ma poitrine et m'envoie un coup de pied dans les côtes. Je me relève, lentement. Il y a une sorte de silence qui flotte et tous les clients attendent de voir la grande chiure sortir en s'excusant. Devant moi, le nain attend, bouillant de rage, et l'espace d'une seconde, je nous vois, lui et moi, à travers les yeux des autres clients : un grand dadais qui se fait expulser d'un bar par un nain qui lui arrive à peine aux genoux. C'est vrai que le spectacle n'est pas mauvais. On est là pour ça, nous, donner un spectacle. Chaque jour de notre vie, on le passe à divertir les autres, juste en existant. On est pareils, lui et moi, exactement pareils. Et je comprends pourquoi il a autant envie de me botter les couilles; de toute ma vie, je n'ai jamais autant compris quelqu'un. Je le regarde à nouveau et je lui dis, dans un murmure :

– Je les déteste, moi aussi.

Il me fixe toujours, sans rien dire.

D'un geste circulaire, je désigne tous les gens du bar.

– Les autres. Je les déteste.

On est debout, face à face, au milieu d'une

bulle de silence avec rien pour nous atteindre. Il me dévisage un moment, son visage ridé complètement immobile. Puis, contre toute attente, il me dit :

– Je te paye un verre, grande couille.

Le bourdonnement des conversations reprend lentement autour de nous tandis qu'on s'installe côte à côte, sans parler. Il me commande une autre bière et, lui, il se prend un martini olive. Il ne porte pas de toast et se contente de boire cul sec le contenu intégral de son verre, olives incluses. Puis, je l'entends mâcher les noyaux et tout avaler ça d'un coup. Moi, je ferme ma gueule et je bois ma bière.

On reste comme ça à s'enfiler des verres pendant presque une heure, sans dire un mot. Je sais que c'est étrange, mais pour la première fois de ma vie, j'ai l'impression d'avoir trouvé quelqu'un qui me ressemble.

Et là, je ne sais pas pourquoi je dis ça, mais ça sort tout seul :

– Tu sais ce qu'il faudrait faire ? Faudrait agrandir le monde.

Il ne se retourne pas vers moi. Je ne suis même pas certain qu'il m'écoute et moi, je continue :

– Faudrait leur montrer, à eux, ce que ça fait de toujours se sentir anormal. Pourquoi est-ce

qu'ils auraient le droit de décider de la taille qu'on devrait avoir? Au cul leur taille normale. C'est pas moi qui est trop grand, c'est le monde entier qui est trop petit pour moi.

Ce disant, je lève mon verre, je porte un toast dans le vide et je bois ce qui reste de ma bière. Me levant à grand-peine, je me tourne vers le nain, qui n'a pas bronché d'un poil.

– Merci encore pour le verre. Et désolé pour ce que j'ai dit...

Comme il ne fait pas mine de répondre, j'entame un mouvement vers la sortie, mais il me retient par la manche.

– Dimanche après-midi, quinze heures. Si tu me fais attendre, grande chochette, je te botte les couilles.

Il me tend un bout de sous-verre avec une adresse griffonnée dessus. Puis, il lâche ma chemise et se retourne vers le bar.

Perplexe, je sors et je rentre chez moi en zig-zaguant. Qu'est-ce qu'il peut bien me vouloir pour me donner rendez-vous? Recroquevillé dans les draps humides de mon lit trop court, je m'endors en pensant au nain. Le point dans mon dos s'est remis à élaner.

Le lendemain matin, j'entre au bureau, en retard, avec une sale gueule de matin difficile. Bien entendu, j'ai complètement oublié de travailler sur le courrier du cœur, et l'odeur de vieille bière que je dégage rend impossible toute tentative d'explication mensongère.

Je m'installe à mon bureau et je sors le paquet de lettres encore cachetées. J'ai un marteau dans le crâne et mon gros imbécile de voisin de bureau se tourne vers moi pour me dire :

– Martin voulait savoir si tu avais fini de trier le courrier, mais là, je vois bien que t'as pas commencé.

Il attend que je réponde. Je ne réponds pas.

– T'as pas commencé, hein ?

Je m'éclaircis la gorge à cause de l'acide gastrique qui remonte et que je m'empresse de ravalier.

– Veux-tu que j'aille lui dire que ça va aller à cet après-midi ? Je peux t'aider à le trier, si tu veux, moi, ça me fait rien.

J'ai une deuxième montée de bile alcoolisée dans la gorge et je crois bien que, s'il continue de me parler, je vais rendre l'âme et le vomi qui va avec, alors :

– Non, ça va aller, Gélinas, va me chercher un café, ok?

Gélinas se lève, content de se rendre utile, et dandine son gros cul vers la cafétéria du journal. Ça me donne le mal de mer de le regarder onduler, alors j'arrête, j'ouvre la première missive et me concentre quelques secondes pour focaliser sur les caractères. C'est une petite écriture serrée, nerveuse. Une écriture de femme. Le temps que je parcoure la première ligne, mon café arrive accompagné d'un Gélinas surexcité qui se penche par-dessus mon épaule et commence à lire à voix haute, ce qui me cause un nouveau reflux.

– Gélinas, j'aurais besoin d'un paquet d'effaces à stylo, s'il te plaît.

– D'effaces à stylo?

– Ouais, ça serait important.

– Ok, je vais t'en trouver. On fait une bonne équipe! Bon matin, coéquipier!

Il part au trot, flacottant avec entrain à la recherche du seul article dont, je parie un vingt là-dessus, il n'existe aucun exemplaire dans tout le bureau. Ça risque de lui donner du fil à retordre assez longtemps pour que j'aie le temps de trier au moins la moitié du courrier avant qu'il ne revienne.

Je prends une gorgée de café, mon collègue

me l'a fait noir, et je commence ma lecture.

*Cher Martin,*

*Depuis quelques mois, je me sens très seule. J'ai l'impression de ne plus être intéressante pour personne, y compris pour moi, et j'ai l'impression que plus je déprime, plus je ternis, et plus je deviens inintéressante. J'ai essayé toutes sortes de méthodes, de la pensée positive, du yoga, des groupes de rencontre, de discussion... J'ai même essayé l'alcool, mais je crois que ça ne m'aide pas du tout, parce que le lendemain, je me sens encore pire.*

*Alors, j'ai commencé à baiser avec des fruits.*

*Est-ce que je suis normale ?*

*Une lectrice qui vous admire – xxx*

C'était bien parti, mais cette cochonnerie-là s'en va direct dans les poubelles. Putain... Une baiseuse de fruit qui admire Cul-de-panda, je ne peux pas m'empêcher de trouver ça logique.

Et il y en a plus d'une centaine comme ça.

C'est quand même fâchant de se faire mettre au visage jour après jour qu'on a beau être malheureux, il y en a toujours des cent fois pire. J'aimerais que ma douleur soit unique, que ma tristesse soit exemplaire. Mais je ne suis rien d'autre qu'un bouchon qui flotte dans une fontaine, pris entre des petits voiliers et des sous noirs. Dans un cas, on coule, mais au moins on peut faire des vœux; dans l'autre, on flotte



et on peut faire des projets; dans le mien, on attend que ça pourrisse et on suit le courant. Merde, je ne suis vraiment pas dans mon assiette, ce matin.

Une vingtaine de minutes plus tard, j'ai réussi à terminer la première moitié de mon travail alors que Gélinas revient, essoufflé, rouge et bredouille.

– J'ai pas trouvé d'effaces à stylo nulle part. Je suis pas certain que ça existe.

J'ai moins envie de vomir que plus tôt.

– Bon, ok, tant pis, que je lui réponds.

Il a l'air déçu.

– Je peux faire quelque chose?

Aller te coucher en boule dans un coin et mourir, gros parasite.

– Non, rien de spécial, j'ai presque terminé.

Et Cul-de-panda arrive sur ces entrefaites, juste au bon moment pour entendre ma dernière phrase.

– Presque terminé, c'est pas encore terminé, pas tout à fait!

Et il fait un high five à Gélinas qui sourit

comme un poupon, et je vous jure sur mon mal de tête que je les aurais déchiquetés.

– Dure soirée, Napoléon?

Je ne lève pas les yeux de ma lecture.

– Non, ça va merci, et toi, Martin?

Il tape ses mains ensemble, les frotte avec énergie et entreprend de raconter sa soirée de la veille, encouragé par Gélinas à coups de « ah ouais? » et de « non, pour vrai? ». Moi, j'ai les yeux fixés sur le papier et je n'arrive plus à lire du tout parce que je le déteste.

– Et toi, Napoléon? Je vois que finalement, t'as pas tellement avancé dans ton travail? T'as dû passer la soirée en bonne compagnie?

Cul-de-panda fait un clin d'œil complice à Gélinas qui rit grossièrement. Je n'essaie même pas de m'en sortir, on n'en est plus là, je sais qu'ils savent que j'ai viré une cuite, ça se voit et ça se sent, alors aussi bien garder mon honneur sauf.

– Ouais, super, une fille inépuisable, je vous jure, j'ai encore mal...

Martin et Gélinas se tapent encore dans les mains l'un l'autre en faisant des hurlements de loups, puis ils me tendent la main pour que je tape aussi.

– Ça va, les gars, j'ai du travail et vous m'empêchez de me concentrer.

Ça met un coup de barre à clous dans les dents de leur enthousiasme et je suis bien content de les voir retourner tous les deux à leurs moutons. Martin me relance une dernière fois tandis qu'il s'éloigne de notre cubicule.

– Bon, je peux espérer avoir le courrier du cœur dans mon casier d'ici la fin de la journée?

C'est ma merde dans un sac que tu peux espérer avoir dans ton casier, petit connard, ne lui dis-je pas. Il a vraiment un sale cul de panda et un pantalon de lin.

Je sais que c'est un drôle de moment pour en parler, mais j'ai la conviction que je suis fait pour quelque chose de mieux, de plus grand. Je me retrouve là, en silence, à lire les divagations de dizaines de mésadaptés, et je sais que je suis au mauvais endroit, je le sens, au fond de mon abdomen. J'aurais pu être empereur ou quelque chose du genre, je vaudrais mieux que Martin, cent fois mieux. J'ai une âme gigantesque, quelque chose de divin dans la tête qui ne demande qu'à sortir, mais pour l'instant, le point que j'ai dans le dos monopolise toute mon attention. Enfin, presque toute. Pour une raison que je ne saurais expliquer, je n'arrive pas à m'enlever de l'esprit mon étrange rencontre avec le nain.

Dans ma poche, je tourne et retourne le sous-

verre entre mes doigts.

La semaine passe lentement, comme un vent lourd et chaud. Je retourne boire, chaque soir et toujours davantage.

Les jours au bureau se ressemblent tellement que je n'arrive même plus à les différencier les uns des autres. Des discussions insipides entre Gélinas et Cul-de-panda, des réunions interminables, des centaines de morceaux de tristesse venus des quatre coins de la ville pour remplir mes journées. Ma seule bouée reste ce petit bout de carton dans ma poche. On dirait que cent ans passent avant que vendredi n'arrive. Puis vient samedi, puis dimanche matin. Je me réveille à cause de mon mal de tête. Je suis couché n'importe comment et j'ai des fourmis dans tous mes membres. Il est treize heures, j'ai rendez-vous avec ma thérapeute dans trente minutes et je commence ma journée en disant un gigantesque gros mot.